



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

LE SERMENT DE TOBROUK

LIBYE : MAKING-OF D'UNE GUERRE
UN FILM DE BERNARD-HENRI LEVY



MARGO CINÉMA
PRÉSENTE
UNE COPRODUCTION
MARGO CINEMA, STUDIO 37 ET ARTE FRANCE CINÉMA



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES

LE SERMENT DE TOBROUK

UN FILM DE BERNARD - HENRI LEVY
PRODUIT PAR FRANÇOIS MARGOLIN
CO-RÉALISÉ PAR MARC ROUSSEL

DISTRIBUTION

REZO FILMS Studio 37

29, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE

75009 PARIS

TÉL. : 01 42 46 96 10/12

FAX : 01 42 46 96 11

À CANNES

21, RUE DES ÉTATS-UNIS - 5^E ÉTAGE

TÉL. : 04 93 39 98 31

PRESSE CINÉMA

VANESSA JERROM & CLAIRE VORGER

11, RUE DU MARCHÉ SAINT-HONORÉ

75001 PARIS

TÉL. : 01 42 97 42 47

VANESSAJERROM@WANADOO.FR

À CANNES

VANESSA : 06 14 83 88 82

CLAIRE : 06 20 10 40 56

PRESSE POLITIQUE

TILLA RUDEL

13, BIS RUE GEOFFROY SAINT-HILAIRE - 75005 PARIS

TILLA.RUDEL@GMAIL.COM

TÉL. : 06 21 98 60 60

SORTIE LE 6 JUIN 2012

DURÉE 1H46 - VISA 130.743 - 1.85 - 5.1

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

SYNOPSIS

LA GUERRE DE LIBYE VUE DE L'INTÉRIEUR. SUR LE TERRAIN ET DANS LES CAPITALES DU MONDE. PAR CEUX QUI L'ONT FAITE - LIBYENS, FRANÇAIS ET AUTRES.

APRÈS TRENTE ANS DE COMBATS SUR DIFFÉRENTS THÉÂTRES DE CONFLIT DE LA PLANÈTE, UN HOMME, BERNARD-HENRI LÉVY, NOUS CONDUIT, ICI, ET NOUS EMMÈNE AVEC LUI, SUR LES TRACES DE MALRAUX, D'HEMINGWAY, DES FRANÇAIS LIBRES DE LA DEUXIÈME DB DU GÉNÉRAL LECLERC, MAIS AUSSI DE LUI-MÊME.

SIX MOIS D'UNE DRAMATURGIE EXCEPTIONNELLE. SIX MOIS D'UNE GUERRE DE LIBÉRATION ABOUTISSANT À LA CHUTE DE L'UNE DES PLUS LONGUES, DES PLUS IMPLACABLES, DICTATURES MODERNES. UNE GUERRE QUI A UN DÉBUT MAIS PEUT-ÊTRE PAS DE FIN.

LE MAKING OF D'UNE GUERRE.



BERNARD-HENRI LÉVY : "LE VRAI LIVRE, C'EST LE FILM" (ENTRETIEN AVEC JEAN HATZFELD)

J.H. : Depuis la place Tahrir, vous tournez la tête vers la Libye, vous vous engagez dans cette révolution, vous êtes écrivain. Dans votre esprit, le livre est évidemment concomitant, et même dialectique, avec le mouvement de cette révolution. À quel moment pensez-vous à un film ? Est-ce que vous pensez réaliser un film parce que l'occasion fait le larron et qu'à un moment donné s'est présenté un photographe qui tournait des images ? Ou est-ce le cinéaste qui vous chatouille depuis très longtemps qui vous dit : «Là, il y a un film que je voudrais faire» ? Ou par frustration ? À un moment vous vous rendez compte que l'écrit serait insatisfaisant ?

BHL : Je ne pense pas tout de suite à un film, non. Les premiers mois, en tout cas lors de mes deux premiers voyages, je suis beaucoup trop soucieux de ce que je suis en train d'essayer de faire, vraiment et concrètement faire, pour penser même au livre. Je prends des notes, bien sûr. Mais je ne sais pas encore ce que j'en ferai. Alors, un film ! J'y pense si peu que je ne sais même pas, sur le moment, que ces premiers voyages sont filmés. J'ai à mes côtés un photographe qui s'appelle Marc Roussel ; qui est là pour accompagner le reportage que je dois donner à la série de journaux français et étrangers pour lesquels je travaille ; et qui est équipé d'un «5D», cet appareil-photos qui a la propriété, pour peu qu'on appuie sur le bouton idoine, de passer en mode film. C'est lui qui, sans rien dire, sans bien savoir lui-même, je pense, ce qu'il fera de ce qu'il emmagasine, a l'idée, à certains moments, d'appuyer sur le deuxième bouton et de filmer. Et ce n'est que bien plus tard - au moment, en gros, du voyage à Misrata - qu'on prend, ensemble, avec Gilles Hertzog, la décision de faire le film et qu'on s'aperçoit que toutes ces premières scènes que nous pensions perdues ne l'étaient pas tout à fait.

J.H. : J'imagine que, lorsque Marc Roussel tourne, c'est un peu à tout hasard. Il doit se dire que c'est une opportunité à saisir. Mais, à un moment donné de votre discussion, il se met au service de votre film. Et vous prenez la manivelle de ce film.

BHL : Avec lui, oui. La manivelle, comme vous dites, c'est tout de même lui qui la prend. Mais la question qui, à mes yeux, reste, jusqu'aujourd'hui, la plus énigmatique c'est quand même celle de ces toutes premières images. Pourquoi est-ce qu'il les a faites ? Aujourd'hui encore, je pense qu'il ne le sait pas bien lui-même. Il assiste à des scènes qui lui paraissent folles. Il me voit proposer au chef secret d'une insurrection de le ramener à Paris et de l'accompagner chez



Sarkozy. Il voit le chef en question me demander d'intercéder pour une intervention militaire occidentale. Il voit une grande ville, Benghazi, qui se prépare à un assaut qui promet d'être sanglant. Il a, donc, le réflexe : «Je filme ; on ne sait jamais, je filme».

J.H. : Quand avez-vous eu une idée un peu précise de ce que serait ce récit cinématographique ?

BHL : C'est très difficile d'avoir l'idée précise d'un récit lorsqu'on n'a aucune idée, ni de ce que sera sa fin, ni même de ce vers quoi il tend. La vérité c'est qu'on a tenu une sorte de journal. On se sentait, avec Hertzog, embarqués dans une histoire folle, complètement hors normes, presque baroque et rocambolesque par moments – et on a décidé, avec un quatrième homme qui nous a vite rejoints, qui ne nous a plus quittés et à qui ce film doit beaucoup, le producteur François Margolin, de tenir le journal de cette histoire.

J.H. : Donc vous avez, quand même, l'idée du journal...

BHL : Oui. Mais c'est le degré zéro de l'idée ! Et c'est, surtout, la seule manière honnête de faire quand il n'y a, encore une fois, pas de finalité silencieuse orientant ce que l'on est en train de vivre. Était-ce la démocratie en marche ? La ruse de l'histoire de l'islamisme ? L'avènement du devoir d'ingérence ? Nous n'en savions rien. Et, en l'absence de réponse claire à ces questions, il n'y avait qu'une attitude de probité : le Journal – un Journal en images, une chronique filmée, le film de ce que nous vivions, et faisons, jour après jour...

J.H. : Comment s'y prend-on concrètement ? On est à la fois protagoniste, journaliste, et en train de générer un film : comment intervient-on ? Godard dirait : «Qui décide de la place de la caméra ?»

BHL : J'ai été dans la situation, c'est exact, d'être à la fois le témoin, le narrateur et l'acteur d'une aventure exceptionnelle. Le témoin emmagasine des impressions. Le narrateur, quand tout sera fini, donnera à l'ensemble une forme, une cohérence. Et l'acteur, à quatre reprises au moins, fait ce dont il aura à témoigner : la venue à Paris des gens du CNT ; l'ouverture d'un deuxième front, dans le Djebel Nafoussa ; la reconnaissance des rebelles par un pays d'Afrique, le Sénégal ; la mise en lumière enfin des combattants de Misrata et de la façon dont eux seuls, si on les arme, renverseront le cours de cette guerre. Alors comment fait-on quand on a tous ces rôles à la fois ? On improvise. On invente ses propres règles à mesure que l'on avance. Et on s'y tient.

J.H. : Quand vous preniez des notes dans le désert, dans la voiture, aviez-vous deux carnets de note, un bleu pour le livre et un vert pour le film ?

BHL : Non. Je n'en avais qu'un. Le deuxième c'est Marc Roussel qui le tenait – et c'étaient ses images. De même, d'ailleurs, à partir d'un certain moment, que d'autres images : celles de Thomas Le Bon, de Vojta Janiska ou même de François Margolin lui-même.

J.H. : On arrive à une deuxième phase, de retour de là-bas. J'imagine que vous avez déjà presque achevé votre livre. Vous travaillez sur les images dans la salle de montage. Vous commencez à visionner tous les rushes. C'est un film sans scénario ni script, et pourtant très écrit. L'écriture de ce récit filmé s'est-il beaucoup inspiré du livre ? Est-ce le livre qui sert de scénario ?

BHL : Non. Le point commun entre les deux, c'est évidemment la forme du journal. Mais le film est beaucoup plus abouti, beaucoup plus écrit, que le livre ! Le livre n'est pas composé. C'est un vrai journal, où j'ai laissé les errements, les moments d'indécision, les fausses pistes, le temps pour rien, le temps gaspillé, perdu. Le film est composé. Et, étant composé après coup, il est surtout plus concerté. Le vrai livre, c'est le film.

J.H. : Comment l'abordez-vous ? Menez-vous un travail classique de montage, avec le monteur et le producteur ? Travaillez-vous sur ce récit en l'écrivant parallèlement ?

BHL : Bien sûr, oui, il y a le montage. Avec le monteur et, en effet, le producteur qui n'a cessé, là aussi, de se tenir à mes côtés. Mais, avant cela, avant que le montage ne commence, il y a eu un travail d'écriture. Pas juste le «commentaire». Non. Le film lui-même, je l'ai écrit. Littéralement écrit. Sauf que mes lettres étaient des images, des sons, des combinaisons de lettres et de sons. Quand je dis que le vrai livre c'est le film, je l'entends au sens strict. Que ce film soit un film d'écrivain, on peut trouver ça bien ou le regretter – mais c'est ainsi, c'est le point de départ.

J.H. : La guerre était le personnage principal de BOSNA ! Dans ce film-là, l'un des personnages principaux, c'est la révolution. Est-ce que l'on filme différemment une guerre et une révolution ? Est-ce que l'idée du mouvement, le rythme sont différents ?

BHL : Ce n'est pas la même temporalité. Pour le sartrien que je suis, filmer la révolution c'est avoir constamment en tête l'inévitable séquence : sérialité, puis groupe en fusion, puis retour



au pratico inerte puis, éventuellement, avènement de la meute lyncheuse voire pogromiste. Le temps de la guerre, lui, c'est autre chose. Vous le savez mieux que personne, vous qui avez écrit l'un des maître-livres sur le sujet : c'est le temps de l'attente et le temps de la foudre, c'est beaucoup plus binaire, c'est une tout autre dialectique et une tout autre manière de filmer.

J.H. : Cela vous a-t-il passionné de suivre le mouvement plus rythmé de la révolution ?

BHL : Oui. Parce qu'on a beau dire et j'ai beau avoir, moi-même, instruit tous les procès possibles du désir de révolution. Il y a quand même un moment, dans les révolutions, où les hommes se hissent au dessus d'eux-mêmes, se grandissent. Alors que la guerre rabaisse. Y compris dans les actes d'héroïsme, il y a de la misère, il y a toujours de la bassesse secrète.

J.H. : On perd toujours à la guerre.

BHL : C'est cela.

J.H. : Est-ce que le fait qu'il y ait un happy end a beaucoup influé sur votre film ?

BHL : Je ne suis pas sûr que ce soit un happy end. La fin du film est mélancolique. Indécise. Elle n'est pas pessimiste, non. Mais anxieuse.

J.H. : Beaucoup d'incertitudes, c'est vrai. Mais c'est tout de même un film qui tend vers l'optimisme. Si cette révolution avait dérapé, est-ce que cela aurait modifié votre façon de filmer ?

BHL : Je reste une seconde sur cette histoire de happy end. La preuve qu'il n'y a pas de happy end, c'est qu'il n'y a pas de «end» du tout. Le film, comme vous savez, commence par la fin. Et, par-dessus le marché, cette fin qui est au début n'est même pas une vraie fin puisqu'elle est multiple, plurielle, et se dit en plusieurs sens. Il y a plusieurs fins possibles, c'est ce que je dis. Ou mieux : peut-être cette histoire est-elle une histoire sans fin et peut-être cette histoire est-elle celle de «l'Ange de l'Histoire» de Walter Benjamin, dans ses «Thèses sur le concept d'Histoire» où se trouve évacuée l'idée même d'une Histoire qui abriterait une providence silencieuse... Alors, après, le «dérapage». Tout ça peut, encore, déraiper. Tout ça peut, bien sûr, très mal tourner. Mais, franchement, non, cela ne changerait rien. Même s'il y avait, demain, une catastrophe à Tripoli, même s'il y avait un coup d'État des milices, même si la Charia était effectivement

appliquée, je continuerais de penser qu'il fallait faire ce que nous avons fait et je ne changerais rigoureusement rien à ma façon de monter ce film. Comme dit la sagesse juive : «Ce qui va plus loin que tes œuvres, ne t'en mêle pas...»

J.H. : Je ne voulais pas parler de ce qui pourrait se produire dans l'avenir. De Benghazi à Tripoli, vous avez quand même rencontré un certain nombre d'événements et de personnages positifs, si je puis dire. Est-ce que si vous en aviez rencontré moins, ou si vous aviez été confronté à un personnage négatif à mi-chemin, vous auriez continué ?

BHL : Mais ce sont presque tous des personnages à mi-chemin ! Abdel Fattah Younes par exemple est loin, au moment où je l'emmène chez Sarkozy, d'être un personnage positif. Mustafa El Sagezly, le «prince des chebabs» de Benghazi, ne partage ni ma vision du monde ni mes idées...

J.H. : La dynamique le positivise.

BHL : La dynamique le grandit, oui. «Et puis, soudain, comme nous tous, elle le ramène à sa vraie taille. Mais ce n'est pas ça qui est important. C'est l'idée de libération d'un peuple. C'est l'idée de devoir d'ingérence pour laquelle je me suis tant battu et qui trouve là sa première mise en œuvre. C'est l'idée d'Occidentaux et d'Arabes entreprenant, ensemble, au coude à coude, de faire tomber une tyrannie.

J.H. : Et ce sont ces idées que vous essayez de filmer.

BHL : Oui. Même dans les moments où j'étais déçu, désorienté, désemparé, il restait toujours ces idées. Et ce sont des idées qui, quoi qu'il advienne, sont justes – ce sont des idées que rien, en aucun cas, ne viendra invalider.

J.H. : La Bosnie parcourt en filigrane ce film. On l'entend dans votre texte, mais très curieusement on l'entend aussi dans les propos d'Hillary Clinton, de David Cameron, et autres. Sans BOSNA !, y aurait-il eu Le SERMENT DE TOBROUK ?

BHL : Non, bien sûr. LE SERMENT DE TOBROUK c'est la revanche de BOSNA ! La «revanche» au sens où Walter Benjamin, encore lui, parle de «revanche des vaincus». J'ajoute, d'ailleurs, un détail encore. Cette référence bosniaque, ce mot de passe, ils courent entre les protagonistes du

film. Mais, curieusement, je les également trouvés chez ceux qui nous ont aidé à mener à bien l'entreprise. Je pense à Frédérique Dumas, par exemple, que j'avais croisée, à Paris, avec Ademir Kenovic. Puis quand elle a produit NO MAN'S LAND. Et que je retrouve, là, avec Studio 37.

J.H. : Qu'est-ce que «le serment de Tobrouk» ? C'est le titre de votre film, et c'est...

BHL : C'est une scène assez miraculeuse qui est à la toute fin du film. Deux Français et quatre Libyens se retrouvent dans le petit cimetière des Français tombés en Libye en 1941-1942. C'est un cimetière abandonné où plus personne ne va. Il y a là un vague gardien qui semble veiller sur les tombes depuis la nuit des temps. Et voilà que ces six hommes, se souvenant du serment de Koufra, cette oasis libyenne où la France Libre a connu sa première victoire et où les combattants de la Colonne Leclerc se sont jurés de ne pas déposer les armes avant que la France entière soit dénazifiée, voilà que ces six hommes font le serment de ne pas se séparer tant que la Libye ne sera pas libérée. Depuis le début, nous sommes, Hertzog et moi, hantés par ce serment de Koufra. Mais là ce sont nos quatre amis libyens qui se recueillent sur les tombes des Français Libres.

J.H. : Se recueillent-ils sincèrement ou pour la scène du film ?

BHL : Sincèrement. D'ailleurs, c'est très simple. J'avais oublié l'existence de ces images. Et, quand je me les suis rappelées, j'ai monté tout ce que j'avais : 25 ou 30 secondes, pas une de plus, pas un plan supplémentaire – c'est l'un de ces «plans Roussel» faits comme ça, à la diable, sans que les protagonistes aient vraiment conscience d'être filmés.

J.H. : Vous traversez le désert. Il y a des images magnifiques : Misrata, Benghazi, le sable, les ruines, la ligne de front jusqu'à Tripoli. Il y a 40 ans, vous étiez au Bangladesh pour écrire votre premier livre, puis on vous a vu au Soudan, en Bosnie, au Moyen Orient, au Pakistan. Vous êtes de culture laïque et juive, dans un pays de culture catholique et laïque. Quelle est cette fascination pour les terres d'Islam ?

BHL : Il y a deux choses. D'abord, je pense, la généalogie, la mémoire personnelle – un grand-père judéo arabe dont la silhouette surgit, soudain, à travers une vidéo cassette d'un film de René Clément que m'offre, à l'heure de la victoire, un de mes amis libyens. Et puis, ensuite, les «terres d'Islam» comme vous dites c'est la zone des tempêtes contemporaine. Ou bien nous

acceptons cette logique de l'affrontement que d'aucuns nomment, d'un côté comme de l'autre, la «guerre des civilisations» : c'est la logique Huntington-Ben Laden. Ou bien nous tentons de comprendre, de jeter des ponts, de tendre la main : c'est la logique Averroès-Lawrence - et c'est celle que j'adopte lorsque je vais, dans une des dernières scènes du film, au contact d'un groupe d'hommes qui sont plus proches d'Al Qaida que du libéralisme toquevillien.

J.H. : C'est le film d'un making of d'une révolution. Mais aussi un récit sur vous-même, qui est assumé. C'est votre point de vue parfois lyrique et romantique sur le making of. Le personnage principal, c'est vous. C'est le récit de votre propre histoire, de celle de votre père. C'est – vous prononcez le mot – l'histoire de votre tribu. Et, parmi tous vos héros, dans ce que vous nommez votre Panthéon, on retrouve D'Annunzio, Georges Orwell, Malraux, Massoud... À quel moment éprouve-t-on le désir, le besoin, ou les deux d'ailleurs, de filmer son autoportrait ?

BHL : Sur cette histoire de «personnage principal», souvenez-vous du mot de Ryszard Kapuscinski, dans «Autoportrait d'un reporter». Quelqu'un lui demande pourquoi il n'y a «pas de personnage principal» dans ses livres. Et il répond, en substance : «Comment ça ? Mais c'est moi ! Je suis le personnage principal de tous mes textes dont je suis le témoin». Et il ajoute : «Peut-être ne suis-je capable d'écrire que sur ce que j'ai vécu, sur ce que j'ai vu, entendu, pensé». Manière de dire que l'extrême subjectivité peut être l'autre nom, à nouveau, de la probité... Alors, après, la question de l'autoportrait, c'est évidemment encore autre chose. Je répondrais qu'on en éprouve le «désir» ou le «besoin» quand on a le sentiment d'avoir accompli ce que l'on pouvait accomplir de meilleur. Ou quand on fait face à l'événement où tout ce que l'on s'était promis à soi-même, tout ce que l'on avait promis aux autres, a été plus ou moins tenu. Ou – mais cela revient au même – quand on a la conviction qu'un rêve, un projet philosophique ou juste une ambition d'homme, ont trouvé l'événement où ils avaient à s'incarner. Là, oui, on ose l'autoportrait. Et on l'ose sans crainte, sans scrupule, sans penser au qu'en dira-t-on, sans tactique.

J.H. : Est-ce que l'on peut voir entre les images une forme de testament ? Non pas dans le sens de «léguer quelque chose», mais dans l'idée d'un aboutissement. Peut-on y lire une page qui se tourne ?

BHL : Oui et non. Car ce sentiment de coïncidence dont je vous parle, cette rencontre miraculeuse entre un événement et un désir, j'aurais pu l'éprouver à 50 ans, ou à 40, ou même à 30. Ça n'a

aucun rapport avec l'âge des testaments. Et on peut tout à fait imaginer qu'un miracle pareil se produise à nouveau.

J.H. : Donc, on peut imaginer 103 films comme Ford ?

BHL : 103 films, hélas non.

J.H. : Disons : après un film, un autre film ?

BHL : Rien ne l'interdit, en effet. D'abord parce que je détesterais, je vous le répète, cette vision romantique d'une vie qui se chercherait, se trouverait enfin et n'aurait plus qu'à contempler cet accomplissement. Et puis parce que j'ai la même énergie, le même enthousiasme, la même curiosité, le même appétit qu'il y a 40 ans, à l'époque où je partais au Bangladesh, à l'appel d'André Malraux. La vie continue. Et le combat.

NOTE DU PRODUCTEUR FRANÇOIS MARGOLIN

LE SERMENT DE TOBROUK est d'abord une aventure. Une aventure humaine. Celle d'une poignée d'hommes qui décidèrent de partir en Libye pour y suivre une guerre et qui, de témoins, devinrent très vite acteurs. Au premier rang d'entre eux, Bernard-Henri Lévy, pour qui la victoire d'un peuple sur un dictateur, Mouammar Kadhafi, qui les opprimait depuis quatre décennies, devint l'aboutissement de quarante ans de combats et d'engagements - de l'Afghanistan au Darfour, du Bangladesh à la Bosnie et ailleurs.

L'histoire commence un jour de février 2011, au Caire, devant un écran de télévision d'aéroport, dans l'effervescence d'un «Printemps Arabe» qui répand alors son souffle de liberté comme une traînée de poudre. Elle se prolonge à Benghazi, tout juste libérée. Elle se poursuit durant six mois, au cours de multiples aller-retour, sur tous les fronts de la guerre, jusqu'à la chute du tyran.

Elle continue, encore, pendant huit autres mois, devant un banc de montage et à travers de nombreux voyages (États-Unis, Dubaï, Dakar, Istanbul, Londres, Jérusalem) à la recherche des témoignages des autres acteurs de cette guerre, qu'ils soient Libyens ou Américains, Français ou Sénégalais, pilote d'avion, premier ministre ou dirigeant du CNT, le Conseil National de Transition, qui gouverne aujourd'hui la Libye.

LE SERMENT DE TOBROUK est, aussi, une somme d'aventures personnelles.

Celle d'un reporter-photographe qui décide, un soir, de se servir de ce fameux appareil-photo, le Canon 5D, et de le transformer en caméra, pour filmer les scènes étranges, voire exceptionnelles, dont il se trouve être le témoin.

Celle d'un philosophe qui pense qu'«il vaut mieux faire que dire» ; qui décide de peser de tout son poids sur le cours d'événements en train de tourner à la tragédie ; et qui se découvre en même temps qu'il découvre les horreurs de la barbarie, de la guerre - et les moyens d'y mettre un terme.

Celle d'un producteur s'entourant de partenaires enthousiastes, convaincus et tenaces (ARTE, CANAL+ et STUDIO 37) qui s'engagent, sans certitude de résultat, dans un film, parce qu'ils pensent que ce film est aussi une cause juste.



Celle d'une équipe, enfin, solidaire et décidée, qui accepte de prendre beaucoup de risques pour qu'un film témoigne, de l'intérieur, d'un combat pour la liberté.

Ce combat s'inscrit dans la lignée de celui des Malraux, Hemingway ou Cartier-Bresson durant la Guerre d'Espagne. C'est le combat d'un cinéma qui est plus qu'un simple témoignage : une arme. Un cinéma engagé, comme l'était ce film que nous admirons tous, L'ESPOIR. Un cinéma qui témoigne pour l'Histoire.

LE SERMENT DE TOBROUK est tout cela. Il n'est pas un film «sur» la guerre en Libye comme on le ferait à la télévision. Il est le point de vue d'un homme. Il procède du regard d'un auteur. Et un auteur qui filme la guerre avec sa propre subjectivité ; qui ne dissimule rien de ses doutes, de ses hésitations ou de sa part vulnérabilité ; qui entraîne (avant de se laisser entraîner par eux) une poignée de Libyens qui deviennent ses amis et qui vont, avec lui, convaincre les grands de ce monde que la guerre est parfois nécessaire et qu'on peut la faire sans être obligé de l'aimer.

LE SERMENT DE TOBROUK montre la guerre de l'intérieur, à la manière d'un making of. Il la montre comme on ne l'a jamais vue jusque là, puisque son réalisateur en dévient l'acteur et même l'un de ses acteurs principaux.

C'est ce qui fait du SERMENT DE TOBROUK, une œuvre, je le crois, exceptionnelle.

L'ÉQUIPE

BERNARD-HENRI LÉVY

Philosophe, romancier, éditorialiste au Point ainsi que dans plusieurs journaux ou magazines internationaux, activiste des droits de l'homme, intellectuel engagé, Bernard-Henri Lévy a réalisé ou coréalisé (ici avec Marc Roussel, jusqu'ici avec Alain Ferrari) plusieurs documentaires. Pour la télévision, en 1990, LES AVENTURES DE LA LIBERTÉ, une histoire subjective des intellectuels. Pour la télévision, en 1993, UN JOUR DANS LA MORT DE SARAJEVO. Puis, l'année suivante, BOSNA ! qui fut présenté en sélection officielle au Festival de Cannes. Il a publié en 2011, chez Grasset, sous le titre «La Guerre sans l'aimer», son «Journal d'un écrivain au cœur du printemps libyen» dont ce nouveau film est, à maints égards, le prolongement.

MARC ROUSSEL

Marc Roussel est photographe. Diplômé de l'École Centrale de Nantes, il entre dans la vie active comme ingénieur dans le nucléaire mais abandonne très vite cette carrière pour devenir photojournaliste indépendant. Il entre en 1996 à l'agence Gamma. En 2002, il accompagne BHL en Afghanistan. Il réalise en 2005, LE RÊVE KAZAKH, un documentaire de 26 minutes pour Arte et la BBC puis passe 14 semaines en Irak, en pleine guerre. Au printemps 2011, il part en Libye avec Bernard-Henri Lévy pour ce qui doit être, en principe, un simple reportage photos. Mais, devant l'étrangeté, puis l'extrême singularité, des événements dont il est le témoin, il commence de tourner les premières images de ce qui deviendra LE SERMENT DE TOBROUK et dont il deviendra, aux côtés de Bernard-Henri Lévy, le coréalisateur.

GILLES HERTZOG

Ecrivain et éditeur, Gilles Hertzog est l'auteur d'un livre, «Les Brigades de la mer», qui raconte l'histoire de France-Navigation, cette compagnie qui fut créée, pendant la guerre d'Espagne, pour acheminer des armes aux combattants républicains et à l'épopée de laquelle sa famille (Marcelle Cachin, sa mère, elle-même fille de Marcel Cachin, fondateur du PCF) fut étroitement liée. Il a accompagné Bernard-Henri Lévy, depuis presque trente ans, dans nombre de ses grands reportages – en Éthiopie, en Afghanistan, en Bosnie, au Darfour et, bien sûr, en Libye. Co-auteur, avec lui, en 1994, de BOSNA !, co-réalisateur en 2004 de AMERICAN VERTIGO, le film tiré du livre éponyme de BHL, il est, depuis 2009, directeur de publication de «La Règle du Jeu» et signe, aux côtés de Lévy et Roussel, ce SERMENT DE TOBROUK.

FRANÇOIS MARGOLIN

Ancien élève de l'IDHEC, l'actuel femis, François Margolin a commencé comme assistant puis monteur de Raymond Depardon. Il cumule, depuis lors, trois casquettes. Auteur, il a vu son premier court métrage, ELLE ET LUI, remporter le Prix Jean Vigo. Réalisateur, il signe de nombreux documentaires, primés à travers le monde, en particulier LA PITIÉ DANGEREUSE (co-auteur Rony Brauman), une histoire politique de l'Humanitaire, FALASHAS, sur les Juifs noirs d'Éthiopie, L'OPIUM DES TALIBANS, ou encore LES PETITS SOLDATS, sur les enfants-soldats du Libéria. Producteur, il a travaillé avec des réalisateurs aussi prestigieux que Raoul Ruiz, Hou Hsiao-Hsien, Olivier Assayas, Costa Gavras ou Abbas Kiarostami. Il enseigne par ailleurs la production et le documentaire à l'Université de Paris 1 - Sorbonne.

LES PERSONNAGES CLÉS

SOULEIMAN FORTIA

Souleiman Fortia incarne la résistance de la ville-martyre de Misrata. Âgé de 60 ans, architecte, il fut emprisonné durant la révolte des étudiants d'avril 1976, puis vécut 25 ans en exil en Grande-Bretagne. Son père fut tué dans la tristement célèbre prison d'Abu Salim en 1994. De même que son frère en 1997. Un second frère dut croupir huit années, dans la même Abu Salim. Un troisième frère fut tué à Misrata lors du soulèvement de la ville en mars 2011. Depuis Misrata encerclée par les troupes kadhafistes, coupée du reste du monde, Souleiman Fortia parvient à rallier Benghazi par bateau. Représentant de sa ville au sein du CNT, il revient à Misrata, depuis Malte, par bateau, fin mai. Il en ressort avec une délégation militaire de la ville pour rencontrer, le 20 juillet 2011, le Président Sarkozy et les militaires français. Homme de bonne volonté, il est un des reconSTRUCTEURS de Misrata.

MANSOUR SAYF AL-NASR

Descendant d'une grande famille du Fezzan, parfait francophone, Mansour Sayf Al-Nasr a 64 ans, dont quarante années d'exil. À l'âge de 21 ans, deux mois à peine après le coup d'État du colonel Kadhafi, le jeune Mansour quitte la Libye. D'exil africain en exil marocain, opposant de toujours au colonel-dictateur, il est le premier coordinateur de l'opposition libyenne en 1973. En 1982, il crée le Front National de Libération de la Libye, au Maroc. Il obtient l'asile politique aux États-Unis en 1990 et s'installe en Floride. Membre de la Ligue des droits de l'homme libyenne depuis 2000, il rallie Paris, depuis les États-Unis, le 21 mars 2011. Aux côtés d'Ali Zeidan, il tient, le lendemain de son arrivée, à l'hôtel Raphaël, la première conférence de presse qui fait connaître les buts de la Révolution. Une fois le CNT reconnu par la France, il sera le premier ambassadeur de la Libye libre à Paris. Pour la première fois, après 40 ans et 140 jours d'exil, il regagne son pays, le 8 avril 2011. Il reçoit un accueil triomphal des nouvelles autorités de Benghazi. D'une intégrité morale à toute épreuve, il incarne l'ouverture de la Libye sur l'Occident.

ALI ZEIDAN

Le 10 mars 2011, à l'Élysée, Ali Zeidan, Président de la ligue des droits de l'homme libyenne, est l'un des trois membres du CNT que la France, la première, vient de reconnaître. Cet homme d'affaires qui vit en exil en Allemagne va devenir le représentant itinérant du Président du CNT, Mustafa Abdeljalil. Il obtiendra, avec Mansour Sayf Al Nasr la reconnaissance du CNT par le Président du Sénégal, Wade, puis de toute l'Afrique. C'est par lui que les contacts de l'auteur de ce film avec le CNT et son chef passeront. Fin politique, homme du sérail mais à l'écart des clans qui composent le CNT, Ali Zeidan est un des recours de demain pour la construction d'un État démocratique libyen efficace et ouvert sur l'extérieur.

MUSTAFA EL-SAGIZLY

Mustafa El-Sagizly, 47 ans, est le petit-fils d'un ancien Premier ministre du roi Idris 1^{er}. Diplômé de l'Université d'Utah, puis de la London School of Economics en administration publique (2008), il a fondé une société d'informatique à Benghazi et au Qatar. Quand éclate la révolution de février, il est le négociateur secret obtenant, au milieu des combats, le ralliement décisif du général Younès, chargé de la répression par Kadhafi. Devenu le commandant en second de la fameuse Brigade du 17 février, il s'emploie à recruter et former militairement des milliers de chebabs inexpérimentés. Il regagne Paris, le 13 avril 2011, pour rencontrer, dans la nuit, à l'Élysée Nicolas Sarkozy et lui présenter l'idée de l'ouverture d'un deuxième front dans le Djebel Nafoussa. Musulman convaincu autant que partisan du dialogue avec l'Occident, Mustafa El-Sagizly incarne ces milliers de jeunes et de civils qui, ne connaissant rien à la guerre, et la faisant sans l'aimer, l'ont gagnée à mains presque nues, avec l'aide de l'Occident. Il dirige aujourd'hui la Commission pour la réinsertion des combattants dans la société libyenne.

LIBYE, LA GUERRE SANS L'OUBLIER

CHRONOLOGIE ET RAPPEL DES FAITS

«La Libye est la terre sanglante où se fomentent la folie des tyrans» : Tacite disait juste, quand il dépeignait ce territoire grand comme trois fois la France. Pendant quatre longs siècles, ce ne fut qu'un État autonome au sein du gigantesque Empire Ottoman, la «Régence» d'un Pacha dépêché par Constantinople pour administrer les nombreuses tribus de la Cyrénaïque ou de la Tripolitaine. En 1912, l'Italie s'en empare. Pendant trente ans, la colonisation est mise à mal par les rebelles aux ordres de l'émir Idris. En 1951, le Royaume uni de Libye est proclamé par l'ONU. Son Roi est Idris I^{er}. Sa capitale, Tripoli. Libérée sous les auspices de la communauté internationale, déjà, la Libye va renouer peu à peu avec ses démons antiques : la tyrannie, le sang des dunes, la mégalomanie des Néron.



KADHAFI, (1969-2011) : L'ABUS DE LA GRANDEUR, LA SÉPARATION DE LA PITIÉ ET DU POUVOIR...

1 / 1969 : En 1969, un jeune colonel à la tête d'un quarteron d'officiers, renverse le Roi. Mouammar Kadhafi n'a que 27 ans mais il règne à présent sur le premier producteur de pétrole d'Afrique.

2 / 1977 : Kadhafi, nassérien, panarabe et socialiste, fait évoluer le régime : désormais, la Jamahiriya est censée assurer la démocratie directe.

3 / 1986 : Ronald Reagan fait bombarder la Libye, en réponse aux tropismes sulfureux de Mouammar Kadhafi, dont la fille adoptive meurt sous les bombes américaines.

4 / 1988 : Un Boeing 747-100 s'écrase à Lockerbie avec ses 259 passagers ; 11 villageois sont également tués au sol. La vengeance, pour Kadhafi, se déguste chaudement. Un an plus tard, c'est un DC-10 d'UTA qui est la cible d'un attentat : 170 innocents y perdent, à nouveau, la vie.

5 / 1992 : La communauté internationale instaure un embargo sur l'État «voyou».

6 / Septembre 2001 - Début 2011 : Mouammar Kadhafi semble basculer de l'autre côté de l'Axe du Mal, en nouant des liens, entre autres, avec l'Italie, la France et les États-Unis.

LA GUERRE (2011) : ORGANISER UNE FRATERNITÉ, FAIRE SURGIR UN MONDE DES LIMBES....

FÉVRIER 2011

Mardi 15 et mercredi 16. Un mois après le départ de Ben Ali en Tunisie (11 Janvier), trois jours après celui de Mubarak, alors qu'au Maghreb l'Histoire reprend sa course, à Benghazi, ville des côtes orientales de Libye, on arrête un homme. Il s'appelle Fethi Tarbel, et ce sera la première brèche dans la dictature de Kadhafi. Aussitôt, des émeutes ; puis, une occupation, la place Chajara ; deux manifestants meurent.

Jeudi 17. C'est «Jour de colère» : affrontements, émeutes, morts. À El-Beida et à Zintan, désormais, le feu gronde. Le 20, c'est Tripoli qui se soulève. 50 000 hommes sont dans la rue. Des policiers, des militaires, baissent leurs armes, refusent de tirer, changent de camp.

Mercredi 23 au vendredi 25. De Tobrouk à Benghazi, la révolte enfle. Une vaste zone échappe désormais à Kadhafi. L'ONU évoque un millier de morts, puis parle de «crimes contre l'humanité». C'est l'embargo sur les armes qui est réactivé. Les diplomates libyens démissionnent au compte-goutte. Le Général Abdelfattah Younés quitte le navire, désormais promis au naufrage.

MARS 2011

Samedi 5. À Benghazi, en pleine contre-offensive loyaliste sur Zintan, cependant que Brega résiste, se réunit le Conseil National de Transition (CNT), rassemblement hétéroclite de représentants des insurgés de la première heure. Reprenant le fil de la plus belle des histoires, celle qui va d'Antigone à Jean Moulin, ils deviennent le gouvernement légitime contre le gouvernement légal. Ils sont, eux, les héros anonymes de Benghazi «le seul représentant de la Libye». Le Jeudi 10, la France les reconnaît comme tels et les accueille au concert des nations libres. Cependant, Ras Lanouf est repris.

Jeudi 17. La communauté internationale fait un pas décisif. Arrachant à leurs solidarités la Russie et la Chine, le Conseil de sécurité des Nations Unies se prononce pour l'instauration d'une zone d'exclusion dans le ciel libyen. «Toutes

les mesures nécessaires» sont autorisées pour éviter le bain de sang : en clair, la guerre vient de débuter. Deux jours plus tard, la France, les États-Unis et le Royaume-Uni sauvent Benghazi en bombardant les premiers obusiers parvenus aux portes de la ville. Pendant tout le mois, entre raids aériens, contre-offensives, reculades et trouées victorieuses, le conflit devient plus intense, notamment autour de Ras Lanouf.

AVRIL-MAI 2011

Kadhafi cherche à gagner du temps, multipliant les diversions diplomatiques. Pendant ce temps, Misrata s'affame, et la Cyrénaïque souffre le martyre. Les combats s'enlisent. On s'assiège. On se repousse. Les beaux fils des malruiciens Manuel et Magnin meurent par centaines. Coup de semonce, d'espoir : le 11 Mai, l'aéroport de Misrata est libéré.

JUIN 2011

Mercredi 1^{er} : Face à cette guerre de trois mois, à la folie acharnée de Kadhafi, l'OTAN prolonge sa mission jusqu'à fin septembre. Le 7 Juin, Tripoli est sous les bombes. Le «groupe de contact», réunion d'une quarantaine de pays à Abu Dhabi, lève des fonds pour les insurgés : comme le dit Hillary Clinton, les jours du régime de Kadhafi sont «comptés».

Lundi 27 : Les criminels deviennent hors-la-loi. La Cour pénale internationale (CPI) annonce la délivrance d'un mandat d'arrêt pour crimes contre l'humanité contre Mouammar Kadhafi, son fils Saïf Al-Islam et le chef des services de renseignements libyens, Abdallah Al-Senoussi.

JUILLET - AOÛT 2011

Jeudi 14 : Ultime fanfaronnade, ubuesque, du tyran : à la télévision, Kadhafi se place du côté de la liberté, veut marcher sur Benghazi, jure de ne jamais partir.

Vendredi 15 : C'est un pas important dans l'éclosion de la nouvelle Lybie, puisque le groupe de contact international reconnaît le CNT comme «l'autorité gouvernementale légitime», ouvrant la voie au dégel des avoirs appartenant du peuple libyen.

Mardi 23 Août : Fin de partie pour Kadhafi. Les rebelles prennent le QG de Kadhafi à Tripoli après plusieurs heures de combats acharnés : la bataille de la capitale est terminée. Puis, ce sont Brega, Ras Lanouf qui ouvrent grand les portes à leurs libérateurs. Le «Guide» fuit, se cache.

SEPTEMBRE - OCTOBRE 2011

Mardi 13 Septembre, le vrai et juste gouvernement, celui du CNT, a enfin conduit la Libye, «vers cette lumière qui dore le jour finissant, au terme d'un combat où elle risquait tout» (De Gaulle). Premier discours à Tripoli du président du CNT, Moustafa Abdeljalil, devant quelque 10 000 personnes. Le 15, Nicolas Sarkozy, David Cameron et Bernard-Henri Lévy se font acclamer à Benghazi. Pendant ce temps, l'insurrection se brise encore les dents sur Syrte et Bani Walid.

Lundi 17 Octobre : Le colosse aux mains de sang s'écroule. Les forces du CNT célèbrent la prise de Bani-Walid.

Puis **le jeudi 20, c'est Syrte assiégée qui cède au souffle de la liberté, comme jadis Tolède devant Lluch, comme naguère Kaboul devant Massoud.** Caligula n'est plus. Mouammar Kadhafi, déchu, fuyard, haï, meurt lynché après une frappe aérienne de l'OTAN.

Dimanche 23 Octobre, Mustafa Abdeljalil, président du CNT, proclame définitivement la «libération de la Libye». On chiffre à 25 000 le nombre de victimes de ces huit mois de guerre.



LISTE TECHNIQUE

Un film de
Produit par
Coréalisé par
Avec la complicité de
Coproducteurs

BERNARD-HENRI LÉVY
FRANÇOIS MARGOLIN
MARC ROUSSEL
GILLES HERTZOG
FRÉDÉRIQUE DUMAS
MICHEL REILHAC
RÉMI BURAH
MARC ROUSSEL
THIERRY HUMBERT
VOJTECH JANYSKA
THOMAS FOUREL
JEAN-CHRISTOPHE HYM
ANNA SIGALEVITCH
LAURENT JAIS
ANTOINE BAILLY
CAMILLE LOTTEAU
THOMAS LEBON
FRANÇOIS MARGOLIN
VOJTECH JANYSKA
ANNA SIGALEVITCH
LOUISE MARGOLIN
MARIA GUIMARAES
GUYLAINE BROUSSE
FRANÇOIS CHMELEWSKY
THIERRY FONTAINE
VALÉRIE CHAMPETIER
FRANÇOIS MARGOLIN
REZO WORLD SALES

Images
Étalonnage et Graphisme
Montage
Montage son
Consultant montage
Conseillère musicale
Sons et mixage

Son direct
Images additionnelles

Conseillère musicale
Recherches
Documentation
Recherches internet

Administration
Consultante
Producteur Délégué
Ventes Internationales